

ABONNEMENTS.

Un mois. . . . . 4 fr.
Trois mois. . . . . 11 »
Par la poste. . . . . 15 »
Un No. . . . . 20 »
Les abonnements commencent à toutes les époques.

LE POLITIQUE.

JOURNAL DE LIÈGE.

ANNONCES.

29 centimes par ligne.

ON S'ABONNE

au bureau du journal, rue du Pot-d'Or, N° 622, et chez Messieurs les Directeurs des Postes.

Table of train schedules (CHEMIN DE FER) with columns for destinations (LIEGE, BRUXELLES, GAND, ANVERS), departure times, and fares.

ALLEMAGNE. — Francfort, 1er novembre.

On écrit de Cassel, le 22 octobre; Le ministre de l'intérieur vient de publier l'arrêté suivant relativement aux mariages mixtes: « Dans le cas où un prêtre catholique refuserait de bénir un mariage, à cause de la différence de religion, ou n'y voudrait consentir qu'en exigeant la promesse que les enfants des deux sexes seraient élevés dans la religion catholique, cette bénédiction sera prononcée par le pasteur évangélique à la paroisse duquel la fiancée appartient, et, si celle-ci ne dépend pas d'une paroisse évangélique, les fiancés choisiront le pasteur que bon leur semblera. »

ANGLETERRE. — Londres, 1er novembre.

Les ambassadeurs de Turquie, de France de Russie et de Naples ont travaillé aujourd'hui au bureau des affaires étrangères. M. Van de Weyer a travaillé aujourd'hui au bureau des affaires étrangères. Mardi dernier, une députation de négociants a été reçue par lord Palmerston, et a eu avec lui une longue conférence relativement au blocus des ports mexicains. La députation s'est référée au mémoire présenté par le comité de Londres au mois d'août dernier, et a fait remarquer le tort que souffraient les intérêts anglais par suite de ce blocus.

FRANCE. — Paris, le 3 novembre.

La mort du docteur Francia est donnée comme officielle par une lettre du marquis del Garani; il aurait succombé le 5 novembre 1837. « Ce triste événement, dit le marquis, m'est annoncé par les représentants du Paraguay, et la lettre est signée par le Dr don Nicanor Yagros, chargé provisoirement du gouvernement suprême. La lettre m'a été apportée par le secrétaire-général Zapiolas, chargé de me la remettre. » On ajoute que don José-Angustin Fort, marquis del Guarany, est désigné comme le successeur du docteur don Gaspar-José-Thomas Rodriguez de Francia. Un agent du gouvernement mexicain est arrivé hier matin à Paris avec des dépêches importantes pour le cabinet des Tuileries. Il a fait la traversée par l'Angleterre. On croit qu'il est porteur de nouvelles propositions du président Rosas pour terminer le différend mexico-français. On propose une indemnité pécuniaire et un traité de commerce par lequel les Français seraient mis au nombre des nations les plus favorisées.

FRANCE. — Paris, le 3 novembre.

On écrit de la frontière des Pyrénées; Le bruit courait depuis deux jours, que d'après de nouvelles dispositions du gouvernement français, Munigorri se trouve aujourd'hui placé dans l'alternative ou d'entrer immédiatement sur le territoire espagnol, ou de voir disloquer ou dissoudre entièrement les forces qu'il a réunies sur la frontière, et l'on croit qu'il est sur le point d'adopter à tout événement le premier parti.

FRANCE. — Paris, le 3 novembre.

Le bruit est répandu depuis quelques jours dans le monde financier qu'un des premiers banquiers et capitalistes de l'Europe et du monde entier a commencé depuis quatorze mois à liquider sa maison. Cette liquidation ne pourrait guère se terminer avant quatre ou cinq ans. On écrit de Commercy que M. Etienne, député de cet arrondissement, est reparti pour Paris. On dit qu'il a consacré les loisirs de la campagne à mettre la dernière main à une comédie qui sera le pendant des Deux Gendres. (Journal de la Meuse.) Des lettres de Saint-Petersbourg, arrivées ce matin, confirment la nouvelle du mariage du duc de Leuchtenberg avec la grande-duchesse Marie. Il paraît qu'il n'y a plus aucun doute à cet égard. (Messenger.) Les journaux du gouvernement paraissent suivre constamment la méthode qu'ils ont adoptée depuis quelque temps de déprécier l'exécution des chemins de fer par les compagnies, et ils triomphent de la baisse effrayante qui affecte les actions de toutes les grandes lignes. Nous voyons le journal la Presse reprocher aux compagnies de ne pas avoir même commencé leurs travaux. La réponse est pourtant facile, et l'administration n'aurait pas dû la provoquer. Car la faute en est entièrement aux plans et devis rédigés par l'administration.

FRANCE. — Paris, le 3 novembre.

On écrit de Buenos Ayres, et curieux comme un nouveau débarqué, j'examinais avec la plus vive attention cette contrée que la politique rétroactive des Espagnols a tenue pendant si longtemps dans un état voisin de la barbarie, ces habitants chez lesquels on retrouve encore un mélange bizarre des idées chevaleresques des anciens Castillans et de la férocité superstitieuse des Indiens. Mais j'étais désireux surtout de connaître les Gauchos, habitants des Pampas, véritables Arabes de l'Amérique méridionale, habitués à vivre de rapine et de guerre, toujours à cheval, et heureux de leur existence nomade et sans soins au milieu d'immenses troupeaux qu'ils conduisent depuis les versans de la Cordillère des Andes jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique. J'en voyais chaque jour, traversant gravement les rues de Buenos Ayres, vêtus de leurs ponchos bariolés, les jambes couvertes d'une hotte faite avec la peau d'un cheval séchée au soleil, le couteau à moitié caché dans la ceinture rouge qui leur serre les reins, nonchalamment appuyés sur leurs chevaux. Mais ils avaient déposé en entrant leurs mœurs de la plaine; dans toute leur démarche on lisait la gêne; on eût dit qu'ils croyaient faire tâche au milieu des groupes de portenas, nom des dames de Buenos Ayres, qui parcourent tous les soirs les rues de la Florida et de la Plata, couvertes d'un manteau à l'européenne, et à moitié cachées sous la mantille espagnole qu'elles rejettent sur leurs grands poignets adorables. Baignées de la charmante coquetterie, toute d'instinct la démarche voluptueuse et grave, les grands yeux noirs, éloquents et remplis de promesse de bonheur, vous font rêver, et souvent oublier que vous ne suivez plus votre route. Mais je me faisais une fête de voir les Gauchos rendus à leur nature âpre et sauvage, libres de la police de la ville, et retrouvant, au sein de leurs immenses solitudes, cette mâle fierté des enfans de la Pampa, cette vie de rapine et de meurtre, ce courage fanatique qui leur fait braver tous les dangers; ces passions haineuses qu'ils se transmettent de génération en génération. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Par une belle matinée, je courais à cheval dans la plaine verte et marécageuse qui borde le fleuve de la Plata; j'avais pris le costume de voyage du pays, le chapeau de paille à grands bords et le poncho indispensable pour monter à cheval; mais par une fierté toute nationale, j'avais refusé d'attacher à ma boutonnière la cinta rouge, signe de ralliement du parti fédéral, alors victorieux dans toute l'étendue de l'Union Argentinienne. Je trouvais, tout à l'encontre de la ville, des maisons de campagne élégantes, bâties à l'italienne, avec des colonnades et des péristyles en marbre, mais tristes et humides, abandonnées dans ces temps de désordre et de terreur. A mes pieds s'étendait l'immense bassin du Rio de la Plata cette mer d'eau douce, sillonnée par des navires de toutes les nations; la route que je suivais court sur le sommet d'une colline au pied de laquelle viennent se briser les flots; partout ce sont de gracieuses quintas, entourées de forêts d'orangers, de massifs de verdure et de fleurs épanouies sous les rayons d'un soleil vibrant comme celui de l'Italie. On dirait que la nature s'est plu à former tout ce continent d'Amérique sur une échelle plus vaste; le principe vital s'y retrouve plus fort que dans tous les autres pays; on éprouve, à voir toutes ces immenses chaînes de montagnes, ces fleuves majestueux, toute cette variété dans le règne animal et dans le règne végétal, un sentiment d'admiration et d'étonnement qui nous fait sentir notre faiblesse en face de la nature. Tout ce spectacle plein de fraîcheur et de vie, contrastait pourtant péniblement à mes yeux, avec le clocher pointu et la petite chapelle de la Recoleta, qui s'élève, grave et sévère, au milieu de la plaine, pour indiquer le cimetière. C'était pour moi l'image de la vie où nous courons comme sur cette route de Buenos Ayres à la Recoleta, dans un chemin plein de fondrières, et bordé par deux haies d'arbres et de fleurs. Vainement nous parvenons à cueillir, en passant, quelques fruits; nous allons sans pouvoir nous arrêter, et nous arrivons au cimetière. Après une heure de marche, j'avais dépassé le petit ruisseau de Maldonado, et je me trouvais tout à fait dans la campagne au milieu d'une plaine immense, et inculte presque partout. L'aspect général du pays est triste et peu animé; de loin en loin je trouvais une haie de cactus, dont le vert sombre s'harmonie avec le terrain gras et jaune qu'elle entoure; quelquefois un arbre presque mort, seul et comme perdu dans un vaste désert; et au milieu de tout cela, de temps en temps, un Gaucho, lancé au galop de son cheval, passait près de moi, et après m'avoir regardé fièrement, me saluait d'un: Adios, caballero! Et bientôt il m'arrivait d'éprouver un serrement de cœur, quelque chose de froid comme la méfiance, en me trouvant tout à coup devant une croix plantée sur un tertre pour désigner une tombe. La croix du meurtre qui demande une prière, mais devant laquelle nul n'ose aller s'agenouiller. Enfin, j'arrivai près d'un champ bordé par de grands arbres, et par une espèce de muraille formée de têtes de bœufs artistement placées les unes sur les autres, de manière à présenter un front hérissé de cornes. Au milieu croissent d'énormes aloès, dont les branches contournées de mille manières, vont se perdre dans les cassures de ces têtes osseuses et blanchies au soleil, pour réparer un peu plus loin, en affectant des formes bizarres, véritables catacombes en plein air, que l'on rencontre dans le voisinage de toutes les Saladeros. On nomme ainsi un vaste établissement dans lequel on tue chaque jour des bœufs, dont les peaux et la chair préparées au soleil et connues dans le pays sous le nom de charque, sont exportées pour l'Europe et les colonies à esclaves, et forment la principale branche du commerce de la république Argentine. Un saladero se compose d'une vaste plaine

Feuilleton.

UNE JOURNEE SUR LES BORDS DU PARANA.

J'étais depuis peu de jours à Buenos Ayres, et curieux comme un nouveau débarqué, j'examinais avec la plus vive attention cette contrée que la politique rétroactive des Espagnols a tenue pendant si longtemps dans un état voisin de la barbarie, ces habitants chez lesquels on retrouve encore un mélange bizarre des idées chevaleresques des anciens Castillans et de la férocité superstitieuse des Indiens. Mais j'étais désireux surtout de connaître les Gauchos, habitants des Pampas, véritables Arabes de l'Amérique méridionale, habitués à vivre de rapine et de guerre, toujours à cheval, et heureux de leur existence nomade et sans soins au milieu d'immenses troupeaux qu'ils conduisent depuis les versans de la Cordillère des Andes jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique. J'en voyais chaque jour, traversant gravement les rues de Buenos Ayres, vêtus de leurs ponchos bariolés, les jambes couvertes d'une hotte faite avec la peau d'un cheval séchée au soleil, le couteau à moitié caché dans la ceinture rouge qui leur serre les reins, nonchalamment appuyés sur leurs chevaux. Mais ils avaient déposé en entrant leurs mœurs de la plaine; dans toute leur démarche on lisait la gêne; on eût dit qu'ils croyaient faire tâche au milieu des groupes de portenas, nom des dames de Buenos Ayres, qui parcourent tous les soirs les rues de la Florida et de la Plata, couvertes d'un manteau à l'européenne, et à moitié cachées sous la mantille espagnole qu'elles rejettent sur leurs grands poignets adorables. Baignées de la charmante coquetterie, toute d'instinct la démarche voluptueuse et grave, les grands yeux noirs, éloquents et remplis de promesse de bonheur, vous font rêver, et souvent oublier que vous ne suivez plus votre route. Mais je me faisais une fête de voir les Gauchos rendus à leur

Les concessionnaires devaient croire que les études faites par les ingénieurs du gouvernement devaient avoir une certaine autorité et être exemptes d'erreurs. C'était d'après ces études que l'on avait évalué les dépenses de construction ; c'était sur ces études que l'administration s'appuyait pour demander le monopole de l'exécution des chemins de fer. Or, il paraît que les documents administratifs fourmillent d'erreurs. Tantôt ce sont des fautes de nivellement ; on se serait par exemple trompé d'un mètre sur l'espace si court et si facile à étudier qui s'étend du boulevard extérieur à St-Denis.

Tantôt ce sont des ouvrages d'une exécution trop dispendieuse et presque impossible comme par exemple un remblai de 55 mètres de haut sur huit cents mètres de long. Enfin, c'est une évaluation des poids des rails portée à 20 kilogrammes au lieu de 30 et 35 kilogrammes par mètre courant. Il en résulte que les compagnies renonçant à se servir de plans inexacts ont pris le parti de recommencer à peu près toutes les études sur de nouveaux frais.

Cependant l'ensemble des travaux autorisés par la chambre pour la levée des plans de chemins de fer s'élève déjà à plus de 550 millions, et doivent s'élever plus tard à des milliards si l'on persévère dans ce système. Des capitaux aussi considérables ne seraient-ils pas mieux employés à subventionner les grandes compagnies des chemins de fer et à desservir des intérêts aux actionnaires jusqu'à l'époque de l'entier achèvement des travaux ? Le gouvernement a-t-il cru devoir s'interposer entre les compagnies et les actionnaires en préparant lui-même les plans des diverses lignes, mais puisqu'il faut recommencer ces travaux sur nouveaux frais, pourquoi ne pas s'en rapporter entièrement aux ingénieurs civils guidés par les compagnies particulières ?

NOUVELLES D'ESPAGNE.

On écrit de Bayonne, 29 octobre : « On apprend d'Azcoitia, à la date du 27, que Merino, avec deux de ses autres bataillons d'infanterie, ramenés d'Arragon et trois escadrons de cavalerie, a passé l'Ebre à Alcanadre, entre Lodosa et Logrono, se rendant le 23 en Castille.

Espartero a, dit-on, fait un mouvement dans la direction de Calahorra.

Des rapports de Castro-Ardiales font allusion à une affaire très-chaude qui a eu lieu dans la vallée de Soba entre Castor et Castaneda ; ce dernier aurait été blessé.

On écrit de Madrid, le 26 octobre :

Les journaux de Madrid du 25 octobre, contiennent un ordre royal où il est dit que S. M. a accueilli très-gracieusement un mémoire lumineux qui lui a été présenté par le maréchal de camp don Narvaez, et qui propose d'augmenter le corps de réserve jusqu'à 40,000 hommes. S. M. a approuvé la formation de ce corps. Le commandement en chef en sera confié au général Narvaez, dont le zèle et l'énergie ont obtenu de si brillants résultats dans l'organisation de l'armée de réserve de la Manche.

Les grades de sous-lieutenants seront remplis moitié par les cadets et sergents, et moitié par des officiers de la garde nationale et des jeunes gens ayant deux ans d'études dans les universités ou autres établissements académiques, lesquels seront nommés par S. M. sur la proposition du général.

Les carlistes, de leur côté, ne demeurent pas inactifs. L'Echo del Comercio dit que des officiers français et Italiens récemment arrivés se organisent, et que le comte d'Espagne a déjà parfaitement équipé trois cents jeunes gens qui font partie de la guerre.

Pendant ce temps, les débris de la légion française, qui a rendu de si importants services à la cause de la reine, languissent dans un affreux dénûment. La solde ne leur est pas payée depuis dix-huit mois ; les soldats sont sans vêtements.

Les journaux de Madrid signalent la facilité avec laquelle les secours arrivent par mer aux carlistes sur la côte de Cantarabie. Depuis trois mois, 14 navires français ont débarqué à Bermeo et Lequitio des cargaisons consistant en comestibles.

Les nouvelles de Malaga du 20 portent que les individus

entouré d'un fossé, au milieu de laquelle on a formé un corral, vaste enclos fermé par une forte haie. Chaque jour les bœufs conduits par les Gauchos, arrivent des plaines intérieures et sont placés dans ces corrales, pour attendre le massacre du lendemain. Le matin, tous les Gauchos matadores arrivent à cheval, suivis de longues charrettes qui portent des femmes, des enfants dont l'emploi est de dépecer les bœufs mis à mort. Ces charrettes sont placées à l'entour de la plaine, et l'espace réservé au milieu, est l'arène dans laquelle on abat parfois 500 bœufs dans un jour. Les Gauchos se divisent en deux bandes : les uns, à cheval sont chargés d'aller laquer les bœufs dans l'intérieur du Parc, de les faire sortir et de les lancer dans la plaine ; les autres, à pieds, sont armés aussi d'un lasso, et portent un large couteau.

Un saladero ressemble ainsi à un vaste cirque, dans lequel un combat à mort doit se livrer. Et au fait, malheur au Gaucho maladroît qui se laisserait démonter, ou dont le lasso étrenndrait mal un bœuf ; l'animal, furieux, se précipiterait sur lui et le mettrait en pièces. Mais l'adresse et le sang-froid de ces hommes sont tels, qu'il n'arrive presque jamais d'accidens.

Lorsque tous les préparatifs sont terminés, un Gaucho entre à cheval dans le parc. Après avoir balancé un moment son lasso en choisissant de l'œil le bœuf qu'il veut atteindre, il le lance avec force et saisit l'animal par les cornes. Voilà le bœuf lié à son ennemi par un cordon en cuir de 50 pieds de long à-peu-près. Excité par l'impulsion rapide que le cavalier cherche à lui donner, par les cris des enfans et des Gauchos, par la vue des linges ensanglantés du massacre de la veille, et par l'odeur du sang qui n'abandonne jamais ces lieux, le taureau mugit et devient furieux ; il piétine et bat la terre ; il s'élance comme pour prendre la fuite, et puis, arrivé au bout du lasso, il s'arrête, car le cheval du Gaucho se tient ferme du côté opposé, à celui d'où lui vient la secousse.

Il faut voir alors l'animal, étonné d'abord, baisser le front et les cornes, puis se précipiter avec furie sur le cheval ; il faut voir l'adresse

compromis dans les derniers troubles, et qui avaient été arbitrairement embarqués et envoyés à Alhumeccas, sont revenus à Malaga par ordre supérieur.

D'après les nouvelles de la frontière, une espèce de révolte avait eu lieu à Aspeitia, le jour même du mariage de don Carlos, au sujet des contributions que les émissaires du prétendant allaient prélever dans ce bourg. On comptait plus de vingt habitans incarcérés, parmi lesquels des notables de l'endroit.

M. de Campuzano, ambassadeur d'Espagne à Paris, vient d'adresser aux cortès une brochure renfermant des révélations importantes sur le traité de la quadruple alliance et les intentions des puissances européennes tant à l'égard du parti libéral qu'à l'égard du parti absolutiste. Divers documents sont donnés à l'appui de ces observations. La brochure est intitulée : *La Vérité, adressée aux cortès.* (Eco del Comercio.)

HOLLANDE.

On nous écrit de La Haye, 2 novembre, que le dernier courrier n'a pas encore apporté la réponse qu'on attend de la conférence.

Le Handelsblad avait, à propos de l'adresse des états-généraux, publié un article très-belliqueux qu'il terminait en disant qu'après que les représentans de la nation ont déclaré que s'il n'arrivait pas promptement de Londres une réponse conforme aux décisions, déclarées irrévocables par les cinq puissances, et compatible avec l'honneur et les vrais intérêts de la Néerlande, ils étaient prêts d'appuyer le roi dans ses efforts pour parvenir à cette fin.

Ce journal ajoutait que si ce langage restait sans influence sur la conférence, il ne restait plus de choix à faire au roi, et qu'il était temps d'employer le dernier moyen des nations indépendantes menacées dans leur existence.

L'Avondbode, journal ministériel, avait manifesté des dispositions encore plus manifestement belliqueuses. Voici ce que répond l'Onpartydige :

Notre jeune génération sait-elle ce que c'est que la guerre, elle qui ne l'a vue que dans les livres ? Sait-elle que la guerre c'est la perte du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, et le deuil des familles ? Et les chances de guerre nous sont-elles favorables ? Nous avons certes bonne opinion du courage de nos compatriotes, mais la force numérique n'est pas à mépriser. A plus de 5,000,000 d'ames, nous n'en avons à opposer que 3 millions et demi. Et puis nous devons-nous attendre aux hostilités ouvertes ou cachées des Français et des exilés et mécontents de tous les pays, pendant que nos paisibles concitoyens s'enferment dans leurs demeures. Et que gagnerons-nous à une pareille guerre ? Ce que nous avons refusé, ce que les puissances nous ont plusieurs fois offert en 1851, en 1852 et en 1853 !

Une séparation administrative, ainsi que l'expression naïvement répétée de provinces méridionales semble le faire croire ? Désire-t-on la prolongation du statu quo... et puis la banqueroute ? Savez-vous lecteur ce que c'est qu'une banqueroute ? Après la tyrannie étrangère et la perte de la nationalité, la banqueroute est pour un peuple le plus terrible des maux.

C'est une grêle dévastatrice qui abîme tout le pays, qui ruine toutes les sources de la richesse publique ; les riches deviennent pauvres ; ceux qui vivaient dans l'abondance et qui par leur industrie soutenaient une foule d'existences, sont réduits à l'inaction et à la misère ; les rentiers vont demander l'aumône...

Notre plume se refuse à continuer la description des maux où nous plongerait la banqueroute.

Et ce ne sont pas des rêves qui nous effraient. Depuis la séparation de la Belgique, notre dette s'est accrue de l'affreux chiffre de 500,000,000 de florins. Oui, trois cent millions ! C'est le chiffre que le Handelsblad donne lui-même. Mais le Handelsblad a vu une partie de la vérité. Les charges que le statu quo a fait peser sur la Néerlande sont plus lourdes encore. Pour nous borner aux sommes que la royauté a daigné rendre publiques, nous dresserons le tableau suivant :

Inscriptions sur le second grand-livre de la dette active, en vertu des lois du 6 janvier 1852, 22 novembre 1852, 30 décembre 1853, 28 avril 1854, 15 décembre 1854 et 18

et le sang-froid du Gaucho, pour éviter son dangereux adversaire. C'est alors que le combat est admirable ; d'un côté, la force, la fureur, la rage ; de l'autre, la hardiesse et le calme. Le bœuf s'épuise en efforts indécibles ; parfois il fait des bonds comme pour se rapprocher du Gaucho, et tout à coup se retournant brusquement, il part, espérant ainsi fuir le lasso qui le retient prisonnier, ou entraîner le cheval et le cavalier.

Quand l'animal est un peu épuisé, un homme à pied s'avance armé aussi d'un lasso : c'est sur lui alors que s'acharne le bouf auquel la vue d'un nouvel ennemi vient de rendre des forces et du courage ; il court et cherche à l'atteindre, à le frapper de ses cornes ; mais c'est alors aussi que l'adresse du cavalier brille le plus ; vous le verriez, ferme sur sa selle, tenant son cheval rassemblé, tendre le lasso de manière à pouvoir arrêter constamment les élan du bœuf, tourner avec lui et l'entraîner par des secousses violentes ; enfin, l'animal surpris est encore lacé par un pied et jeté par terre : ce sont alors de sa part des efforts inouïs pour se relever. Souvent il parvient et recommence à courir et à combattre. Mais bientôt le Gaucho à pied, choisissant un moment où l'attention du bœuf est détournée, lui coupe un des pieds de derrière. Alors le combat est terminé ; vainement le malheureux bœuf, mugissant de douleur et de rage, cherche à se relever ; il se traîne sur son derrière, il veut s'élancer, content de mourir, s'il peut avant, faire mordre la poussière à son ennemi ; mais il retombe vaincu par la douleur. Le Gaucho alors n'est plus qu'un boucher : il s'avance et plonge froidement son couteau dans la gorge du bœuf... puis il court en chercher un autre.

Le massacre une fois commencé, vingt ou trente bœufs sont quelquefois attaqués ensemble ; alors il faut vraiment à ces hommes un courage et une audace admirable pour se jeter au milieu de cette effroyable mêlée : alors tous ces bœufs s'animent les uns les autres, poussent des mugissemens et se croisent dans tous les sens pour envelopper leurs ennemis. Le coup d'œil d'un saladero est dans ce moment une épouvantable

avril 1855, fl. 197,257,600 ; billets du trésor émis par la loi du 28 avril 1854, fl. 9,800,000 ; emprunts opérés à charge des possessions coloniales et garantis par l'état (loi du 25 avril 1855), 50,000,000 ; même dette (loi du 11 mars 1857), 8,400,000 ; idem (loi du 25 mars 1858), 8,500,000 ; avances faites par le syndicat d'amortissement depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1850, à 5 p. c., 80,000,000 ; enfin les-ventes arriérées, 8,000,000 ; total, fl. 341,957,900 :

Ainsi encore 42 millions à ajouter au chiffre, dit le Handelsblad.

Nous le proclamons avec une conviction entière, le système actuel nous mène à la banqueroute, et nous y arriverons infailliblement si le statu quo continue encore quelques années.

BELGIQUE — Bruxelles, le 4 novembre.

Bruxelles, le 5 novembre. — Société des fonds publics (2 heures). — La réunion est nombreuse, et les affaires assez animées. Voici la cote : 5 p. c. 102 A., 4 p. c. 95 P., 3 p. c. 75 1/4 A. Société Générale titres en nom fl. 825 A., Société de Mutualité 1127 50 (112 5/4) P.; 1126 25 (112 5/8) A., Banque de Belgique 1400 (140) A.; Actions-Réunies 950 (95); Canal de la Sambre à l'Oise 1122 50 (112 1/4) P.; Société Nationale 1245 (124 1/2) P.; Banque Foncière 1012 50 (101 1/4) A.

L'actif espagnol est moins ferme. On le cote 18 1/8 P. sans affaires, primes à un mois 18 1/4 dont 1.

Le broilliard empêche les communications télégraphiques avec Anvers.

LIÈGE, LE 5 NOVEMBRE.

FERS ET HOUILLES.

Le Courrier Belge vient de découvrir en Angleterre une vaste conspiration industrielle. Il ne s'agit de rien moins que d'écraser la Belgique, et de tuer sa prospérité, en forgant nos hauts fourneaux à s'éteindre, et nos laminoirs à s'enrayer. Une heureuse indiscretion lui a révélé l'existence d'une association qui tend à ce but, en abaissant tous les jours les prix des fers et de la houille.

Il est vrai que cette association vend à perte et que, d'après le Courrier lui-même, elle fait d'énormes sacrifices pour soutenir la concurrence sur nos marchés. Mais une fois, dit-il, nos machines rouillées, nos bûres inondés, nos ouvriers congédiés, nos établissemens en déconfiture, ces habiles insultaires, nous feront chèrement payer les sacrifices momentanés qu'ils ont résolu de faire. Qu'est-ce à dire ? Vous dirait-on par hasard amener le gouvernement à frapper d'une interdiction complète l'importation des fers et du charbon anglais ? L'élevation des droits établis par le tarif actuel ne suffit-elle plus pour protéger notre industrie métallurgique et houillère ? Faut-il mettre de nouvelles entraves à la liberté des échanges déjà si restreinte ? On est tenté de croire que tel est le dessein de ceux qui font entendre de si vives doléances, et qui nous présagent une ruine certaine, si l'on n'apporte de prompts remèdes au mal.

Mais ces craintes et ces inquiétudes sont-elles bien fondées ? Est-il vrai, que l'Angleterre, si elle n'est découragée de tout espoir de concurrence, baissera continuellement ses prix, à mesure de nos progrès, et ruinera nos établissemens ? Faut-il réellement s'effrayer de cette science particulière aux Anglais de manier des capitaux avec souplesse, de les liquider, puis de recommencer et de se refaire, après des sacrifices énormes ? Nous ne le pensons pas. Les Anglais n'ont aucun secret particulier pour faire quelque chose de rien. Il nous est impossible d'admettre que, ce qu'ils vendent aujourd'hui à grande perte 175 frs., par exemple, ils fussent prêts à le livrer pour 150, même si on en permettait l'introduction. Tout cela n'est qu'effrayant faute d'examen.

En effet, il faudrait supposer, ou que les profits du fabricant de fer étranger, pour ne parler que de ce produit, fussent actuellement supérieurs au taux commun des profits dans son pays, ou bien qu'il consentit à les réduire au-dessous. Or la loi du nivellement des profits rend l'une et l'autre supposition inadmissible. Les Anglais ne peuvent baisser le prix courant du fer, comme celui de tout autre produit, qu'en parvenant à l'obtenir avec moins de travail, et à baisser ainsi sa valeur réelle, soit par une plus grande division du travail, soit par le perfectionnement des procédés, des machines, des voies de communication et de transport. C'est à nous à ne pas rester en arrière de leur génie industriel. La

chose, le sang coule à flots, et de loin, la plaine enveloppée d'un épais nuage de poussière, ressemble à un champ de bataille, sur lequel s'agor-gent des milliers d'hommes. Il est impossible de se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant ces femmes à moitié nues, les bras nus plongés dans les flancs de ces malheureux animaux ; ces enfans qui viennent s'habituer à la vue, à l'odeur du sang, font frémir. C'est un spectacle horrible, mais intéressant cependant. Quels hommes que ces Gauchos nomades et sans besoins, superstitieux et impies, habitués à vivre sur leurs chevaux, à tuer tout le jour ! Est-il étonnant qu'ils ne sachent pas d'autre moyen de venger une injure, que de donner un coup de couteau ? Est-il étonnant que pour une piastra forte, on puisse faire tuer un homme ? Un homme ou un bœuf, tout cela est égal pour eux ; il suffit toujours d'un coup de couteau.

Immobilisé sur mon cheval, j'avais longtemps contemplé ces drames affreux, passant par toutes les émotions de la curiosité, de la crainte et du dégoût. J'étais plongé dans mes réflexions, pensant à l'insuffisance des moyens ordinaires de la civilisation pour dompter de tels hommes, frémissant pour ce malheureux pays, à l'idée que la chute du parti Unitaire, laissait les provinces de la Plata sous le joug de ces Gauchos, lorsque je me vis subitement entouré par huit ou dix de ces bravi, au regard farouche, au geste menaçant et impérieux. Ils étaient chez eux les fils de la Pampa ; ils étaient nombreux et les plus forts, et sur tous leurs traits, je lisais cette insolence qui caractérise l'homme libre aux passions brutales, cette haine native contre tout étranger, que l'on retrouve chez les peuples sauvages. Un d'eux, après avoir jeté un regard de convoitise sur la poignée brillante et ciselée d'un petit poignard que je portais à la ceinture, s'avance brusquement vers moi.

— Amigo, me dit-il, que fais-tu de ce cuchillo ? Donne le moi.

Un refus prononcé du même ton venait d'exciter la colère du Gaucho, qui, les yeux enflammés, me regardait, indécis encore du parti qu'il allait prendre, lorsque je piquai des deux, espérant échapper à mes farouches compagnons ; mais à ce mouvement un hurra général se fit entendre.

concurrence et la nécessité sont les meilleurs stimulans pour nous y encourager. Si l'Angleterre ne remplit pas cette fonction, il lui est impossible de baisser ses prix; toute coalition y serait impuissante et ruineuse pour qui en ferait les frais. Ces sortes de spéculations, praticables quelquefois entre deux établissemens rivaux d'une même localité, ne sont pas possibles d'un peuple à un autre. C'est une partie qu'on ne peut jouer que sur une petite table, avec de petits enjeux, et pendant très-peu de temps.

Que l'Angleterre ait encombré, de son fer, le marché d'Anvers, à l'époque de la crise américaine, c'est possible; que ces fers aient été enlevés à l'instant par des spéculateurs français qui espéraient s'en débarrasser avec de grands avantages, pendant l'engouement des chemins de fer, et qui, trompés dans leur attente, ont dû chercher à les placer, même à perte, chez le petit consommateur, nous l'admettons; que cette circonstance ait occasionné un tans d'arrêt subit dans la demande des fers belges, nous le voulons bien encore; mais que l'on remarque bien que ceci s'est passé dans un moment de crise, et que le besoin de réaliser une partie de leurs capitaux et de trouver du numéraire, a pu engager quelques producteurs anglais, à se défaire à vil prix de leurs fers. C'est ainsi que tout commerçant, pour faire face à des embarras imprévus, à des pertes sur lesquelles il n'avait pas compté, est quelquefois obligé de vendre ses marchandises au-dessous du prix de revient. Mais ce moment passé, les choses reprennent leur cours naturel.

Point du tout répond le *Courrier*. Aujourd'hui que le coup de tans a produit son effet, que l'inondation première est passée, les Anglais recommencent à en faire arriver une nouvelle, en abaissant tous les jours leurs prix, de manière à ne pas permettre à nos établissemens métallurgiques, qui ne veulent pas consentir à vendre à perte, de vider leurs magasins encombrés. Mais quelle est la cause primitive de cet encombrement? Voilà ce qu'on ne dit pas et voilà cependant ce qu'il faudrait rechercher. A nos yeux, elle réside dans l'imprévoyance d'une foule de fabricans qui, sans tenir compte de la situation de notre pays, de ses besoins, de ses débouchés, ont multiplié outre mesure leurs opérations, et imprimé, à la production, un développement excessif qui a fait rencherir à l'excès la matière première, surtout la houille. L'encombrement qui existe aujourd'hui date depuis longtemps. Ce n'est pas la concurrence anglaise qui l'a produit, elle n'a fait que le constater. Nous l'avions déjà signalée il y a un an, et nous avions engagé, dès-lors, nos producteurs à se montrer prudents et prévoyans. Nous avions le pressentiment de la crise qui semble se préparer aujourd'hui. Mais nous nous sommes abstenus de le dire ouvertement, parce qu'on nous aurait reproché de vouloir alarmer des intérêts.

Depuis cette époque, différens hauts-fourneaux se sont éteints, la production s'est ralentie. Mais l'écoulement des millions de kilogrammes de fer, entassés dans les magasins, n'a pu s'opérer entièrement. Aujourd'hui l'affluence des fers étrangers retarde encore la vente. Mais ce n'est pas cette affluence que nous redoutons. Elle ne peut-être, et elle ne sera, que passagère. Ce que nous craignons seulement, c'est que les leçons du passé ne soient méconnues par un grand nombre et que l'on ne persiste dans une voie qui doit irrévocablement aboutir à un précipice. Nous revenons sur ce sujet.

Son excellence Reschid-Pacha, ambassadeur turc à Londres, est descendu hier à l'hôtel de l'Aigle-Noir, venant de Berlin et se rendant en Angleterre.

MM. les membres des deux chambres viennent de recevoir leurs lettres de convocation pour mardi 13 de ce mois. S. M. le roi prononcera le discours d'ouverture.

Un énorme balancier, sortant des ateliers de la Société St-Léonard, de cette ville, et chargé sur une voiture non moins remarquable par ses dimensions, est parti pour le Hainaut. Une foule immense était accourue pour voir partir ce convoi extraordinaire. On nous rapporte que quarante chevaux suffisaient à peine pour monter les hauteurs de Ste-Marguerite.

« C'est un étranger! c'est un Unitaire!... à mort! » Et tous se précipitant vers moi, menaçans et furieux, leur couteau levé sur ma poitrine. Ils venaient de s'apercevoir que je ne portais point la cinta fédérale.

Je cherchais à contenir les plus emportés, en leur présentant la bouche d'un pistolet; mais déjà je voyais plusieurs d'entre eux, disposer leurs lassos, et je commençais à me repentir fortement de mon imprudent fierté et de ma folle envie de voir les Gauchos dans la liberté sauvage de leurs déserts, lorsque tout à coup mon attention fut détournée par l'arrivée d'un autre Gaucho. A sa vue les cris redoublent: A mort l'Unitaire! vive la Fédération!

Et le nouveau venu, lancé au galop, arrête brusquement son cheval en face de moi: j'avais dirigé vers lui mon pistolet toujours armé.

— Caramba! s'écrie-t-il avec étonnement; qui donc es-tu, toi qui veux te défendre contre douze Gauchos? Unitaire, ou étranger?

— Je suis Français.

— Tu es Français... ah! j'aurais dû m'en douter. Tu n'as pas peur?

Pour toute réponse, je saisis sa main et la plaçai sur mon cœur.

— Bien, bien, me dit-il en souriant, j'aime les Français de bon cœur; nous serons amis. Puis se tournant vers les Gauchos: « Compagnons, c'est un Français, un ami de la Fédération, que je prends sous ma protection... Allons, et viva la Fédération! »

Evidemment les Gauchos n'étaient pas contents de se voir enlever une proie assurée: toutefois ils se retirèrent en criant: viva Rosas! viva el Gaucho!

Un seul était resté, celui qui le premier s'était approché, séduit par la vue de mon poignard.

« Par Dios! si c'est un ami, qu'il me traite en ami, dit-il, avec insolence; depuis huit jours, j'ai promis à la Rosita un cuchillo doré... qu'il me donne le sien! »

J'allais me débarrasser de ce dangereux ami en lui donnant mon poignard, lorsque mon défenseur s'écria, en se jetant devant l'indiscret: « Caramba! j'ai pris cet homme sous ma protection, et tu veux le pil-

M. Graaf de Luxembourg, qui a suivi les cours de la faculté des sciences de l'Université de Liège pendant les années académiques 1855-1856 et 1856-1857, vient d'être nommé second professeur de mathématiques supérieures à l'Athénée de Bruges, en remplacement de M. Michaelis. autre élève de l'Université de Liège, appelé à l'Athénée de Luxembourg. Cette nomination est d'autant plus flatteuse pour M. Graaf, que le bureau d'administration de l'Athénée de Bruges où siège l'honorable M. Devaux, ministre d'état et membre de la chambre des représentans, a soin de recueillir tous les renseignements nécessaires pour faire de bons choix. Des élèves de l'Université de Liège enseignent actuellement les mathématiques dans les Athénées ou collèges d'Anvers, d'Ar-lon, de Bruges, de Charleroy, de Liège, de Luxembourg et de Malines.

On dit et plusieurs journaux répètent que le roi ouvrira la session de 1858-1859. Nous accueillons cette nouvelle avec espoir. Mais nous sommes loin de croire que S. M. reculerait devant un discours de la couronne, parce que les communications qu'il aurait à faire seraient moins favorables que ne le désireraient ses nobles intentions. Chacun, au contraire, apprécie les efforts constants déployés par S. M. pour assurer notre position et répondre à nos sympathies; s'il avait le malheur d'échouer dans ces tentatives, ou si le succès, sans être nul, ne répondait pas entièrement à son attente, quel injuste reproche oserait se formuler pour ajouter à l'amertume de ses déceptions. (Fanal.)

Par arrêtés royaux du 27 octobre 1858, un brevet d'invention de quinze années est accordé au sieur Brohée (N.-J.), mécanicien, domicilié à Grivegnée (Liège) pour un procédé servant à prévenir l'incrustation des chaudières à vapeur.

Un brevet d'invention de dix années est accordé au sieur Peters (G.-P.-N.), professeur agrégé à l'Université de Liège, pour des améliorations aux chemins de fer actuels, afin d'éviter les inconvéniens que présentent les plans inclinés.

La nouvelle d'un traité entre le shah Mohammed et le khan d'Hérat, paraît positive. Il est également certain que les Persans se retirent et que les troupes anglo-indiennes ont reçu l'ordre.

Les journaux anglais annoncent que Lady Russell est décédée à Londres le 1<sup>er</sup> novembre, à 5 heures de l'après-midi, à l'âge de 52 ans. Lady Russell était la femme de lord John Russell, ministre de la Grande-Bretagne. Elle l'avait épousé en secondes noces. Elle était fille de sir Thomas Lyster. Elle laisse quatre enfans de son premier mariage, et deux de son second.

On écrit de Londres, 30 octobre, à l'Avondbode:

« Les membres de la conférence ont été réunis hier de nouveau, à l'exception de l'ambassadeur de Russie. On n'a pas appris ce qui a été fait. Il paraît que l'ambassadeur de France n'a pas encore reçu la réponse qu'il attend de sa cour. On pense que la Belgique profitera de ce délai pour faire remettre une nouvelle note. »

On a fait samedi près de la station de Malines, l'essai d'une courbe construite suivant le système de M. Laignel. La locomotive l'Eléphant avait été mise à la disposition de l'inventeur; elle a franchi la courbe que l'on a établie entre le rail-way de Malines à Ostende et celui de Malines à Bruxelles avec facilité. Cependant il faut attendre pour se prononcer sur le mérite de cette invention, qu'une suite d'essais ait été faite, avec une locomotive traînant plusieurs wagons chargés. (Indép.)

Voici le relevé du nombre des voyageurs, et du montant des recettes effectuées pendant le mois d'octobre 1858, au chemin de fer:

1 <sup>re</sup> dixaine	74,268 voyageurs,	fr. 117,489 45 c.
2 <sup>e</sup> »	54,325 »	» 87,418 30 »
3 <sup>e</sup> »	71,800 »	» 100,119 13 »

Total. 200,394 voyageurs. fr. 305,026 86 »  
Pendant le mois de septembre le nombre des voyageurs avait été de 277,257, qui avaient produit une recette de 404,386 65.

ler! J'en jure par cette relique de San Fernando! si tu ne t'en vas pas, Pedro, malheur à toi... mon couteau saura bien faire des lanières de ta peau, un lasso à autruches...

Un rapide éclair de fureur brilla sur la figure de don Pedro; mais après m'avoir lancé un regard de haine, il partit en murmurant quelques mots que nous ne pûmes comprendre.

Resté seul avec mon défenseur inconnu, je le regardais avec attention: c'était un jeune homme de vingt huit ans environ, d'une figure remarquablement belle, quoique pâle et fatiguée; de longues moustaches noires donnaient à sa physionomie quelque chose de mâle et de guerrier. Un vaste poncho rouge, jeté sur ses épaules flottait gracieusement jusque sur la peau de Jaguar qui couvrait la selle de son cheval; un pantalon blanc, orné de franges, venait tomber sur ses bottes à la gaucho, auxquelles étaient attachés des éperons d'argent massif, et dans les plis d'une ceinture de soie, on voyait la gaine d'un large couteau.

Amigo, me dit-il, après un moment de silence, actuellement que tu as échappé aux mains de ces nobles enfans de l'innépendance, dis-moi pourquoi tu as osé t'aventurer au milieu de leurs domaines sans porter le signe de la fédération... Serais-tu l'ami des Unitaires?

Je lui expliquai alors mon arrivée récente, mon désir de voir de près les Gauchos, l'honneur que j'avais ressentie à la vue de ces massacres de taureaux, et des remerciemens pour le secours qu'il m'avait donné si fort à propos. — Il m'arrêta alors en me tendant la main.

« Bravo, me dit-il, tu veux voir de près les Gauchos, eh bien! suis-moi, et je te les montrera. — Mais avant tout, il faut prendre la moitié de ma cinta... et la porter bien visible: c'est indispensable. »

A ces mots, il coupe en deux le ruban rouge qu'il portait, et m'en offre une partie en me tendant la main avec une franchise qui eût fait évanouir tous mes soupçons, si j'en avais conservé.

— Qui donc êtes-vous? lui demandai-je à mon tour.

— On m'appelle le Gaucho!

Et il partit au galop. — Nous nous dirigeâmes vers les rives du Pa-

VOITURES DE PLACES.

Hier dimanche, nous avons vu stationner sur la place de Spectacle quelques-unes des voitures dites *Liégeoises*, que vient d'établir M. Gysselinck. Pendant la journée, elles ont parcouru les rues de notre ville, et elles ont attiré vivement l'attention du public. Voici les lieux de station qui leur ont été assignés, ainsi que le tarif des prix de location de ces voitures:

STATIONS:

- Six sur la place du Spectacle. Il pourra en être détaché deux qui stationneront en ce cas,
- Sur la place St-Paul.
- Deux sur la place du Palais.
- Deux sur la place du Grand Marché.
- Une sur la place de l'Université.
- Et une sur le quai de la Batte;
- Et ce aux endroits qui seront spécialement désignés à cet effet, par les agens de l'autorité.

TARIF:

Depuis six heures du matin en été, et depuis huit en hiver:

VILLE ET FAUBOURGS:

La course	1 fr. 50
A l'heure	1 <sup>re</sup> heure. . . . . 1 50
	après la 1 <sup>re</sup> heure, chaque 1/4 d'heure, . . . . . 25
	ou l'heure, . . . . . 1 50

HORS LA COMMUNE.

- 1<sup>o</sup> A moins d'une lieue et à plus d'une demi-lieue (barrières non comprises) la course et retour, . . . . . 2 fr. 50
- On repartira une demi-heure après l'arrivée. Chaque quart-d'heure de plus se paiera . . . . . 25
- Sont compris dans ce rayon: 1<sup>o</sup> Grivegnée, 2<sup>o</sup> Tilleur, 3<sup>o</sup> Ougrée, 4<sup>o</sup> Voltem, 5<sup>o</sup> Coronmeuse.
- 2<sup>o</sup> A une lieue et moins d'une lieue et demie (barrière non comprises) la course et retour, . . . . . 2 fr. 50
- On repartira également une demi-heure après l'arrivée. —
- Chaque quart-d'heure de plus se paiera . . . . . 25
- Sont compris dans ce rayon: 1<sup>o</sup> Chênée, 2<sup>o</sup> Herstal, 3<sup>o</sup> Jemeppe et Seraing, 4<sup>o</sup> Rocour, 5<sup>o</sup> Cimetière de Robermont, 6<sup>o</sup> Grâce-Montegnée.
- 3<sup>o</sup> A deux lieues et plus d'une lieue et demie (barrières non comprises) la course et retour, . . . . . 5
- On repartira une heure après l'arrivée.
- Chaque quart d'heure de plus se paiera . . . . . 25
- Sont compris dans ce rayon: 1<sup>o</sup> Chaudfontaine, 2<sup>o</sup> Chokier, 3<sup>o</sup> Hermalle, 4<sup>o</sup> Beaufays, 5<sup>o</sup> Fleron, Glons.

EXCEPTIONS.

- A. Près de Droixhe, les jours de courses de chevaux, la course, . . . . . 2 fr.
- B. Ans et Glain (station du chemin de fer), la course, . . . . . 2 50

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Aujourd'hui lundi 5 novembre, abonnement courant, la seconde représentation de GUILLAUME TELL, grand-opéra.

La reprise de PROSPER ET VINCENT, vaudeville en 2 actes.

L'administration voulant éviter les abus, a l'honneur de prévenir les personnes qui ont jusqu'à ce jour joui de leurs entrées au théâtre royal, que faute par elles de justifier d'une autorisation écrite du directeur elles ne seront plus admises.

ANNONCES.

Eléonore LEFÈVRE

RUE DE LA RÉGENCE, N. 7,

A l'honneur d'informer les dames de son RETOUR DE PARIS, avec UN JOLI CHOIX DE MODES, LINGERIES ET NOUVEAUTÉS.

Le soin qu'elle apportera aux commandes qui lui seront faites, la modicité des prix, lui font espérer qu'elle méritera et justifiera la confiance des personnes qui voudront l'honorer. La même demande des BONNES OUVRIÈRES en Modes. 1554

A VENDRE FORTE PRESSE

à satiner le papier n'ayant jamais servi. — S'adresser rue du Séminaire, N° 322 bis.

rana, et nous arrivâmes bientôt au village de San Isidoro, dans lequel je remarquai une singulière fusion des usages des Indiens avec quelques signes éparés de notre civilisation. Ici, c'est une cabane digne des G a r n i s, par son architecture, avec une porte élégante et des jalousies d'éca coupées: plus loin, à côté des huttes en terre, une église simple et décente, située comme celle de nos campagnes, au milieu du cimetière, me rappela aux souvenirs de ma patrie... Doux parfums pour le cœur, quand on est si loin! — Bientôt nous courûmes sur les bords du Parana, dans une route plus coupée, plus agréable à l'œil, au milieu d'Arées boisées; nous passions de loin en loin, devant une cabane pittoresque, gracieuse, comme perdue au milieu de ces vastes plaines: nous apercevions les îles de Parana, fraîches et délicieuses, oasis semées au milieu du cours sévère et majestueux du fleuve; et, dans le lointain, tout à l'horizon, se dessinait comme une ligne bleue et vaguement tracée, la terre de l'Inter-Rios.

Nous rencontrâmes alors plus fréquemment des habitans de la plaine en costume de fête. Bientôt nous aperçûmes une longue file de charrettes qui s'avançaient comme une ville mouvante, au milieu des cris de joie, des trépignemens sauvages et des chants barbares de femmes et d'enfans. Traînées par douze bœufs, ces charrettes entreprennent des voyages de 300 et 400 lieues, à travers les Pampas, ces plaines immenses dont l'aspect est celui de la mer, où l'œil n'aperçoit qu'un horizon qui semble toujours fuir. Elles servent de logemens à toute une famille de Gauchos, et c'est un singulier aspect que celui de ces caravanes, formées de trente ou quarante voitures desquelles on voit surgir tout à la fois ces hommes rudes et sauvages, des femmes et des enfans, peuple nomade qui passe étranger et sans laisser de traces, dans les déserts de l'Amérique méridionale. Elles servaient alors à transporter toute la population des villages voisins à la Granfuncion, de San Fernando de la Punta, petit hameau dont nous apercevions les maisons devant nous.

(La suite à demain.)

**A VENDRE**  
DE  
**La main à la main,**  
LE  
**DOMAINE DE SAMART,**  
PRÈS DE PHILIPPEVILLE.

Cette propriété patrimoniale est composée d'une FERME, de DEUX MOULINS, et de 444 HECTARES DE TERRES, PRÈS ET BOIS.  
Situation agréable, à proximité des routes de Dinant à Beaumont, et de Charleroy à Rocroy, Chasse garnie de toute espèce de gibiers, pêche abondante, tels sont les avantages qui contribuent à rendre ce DOMAINE l'un des plus distingués du pays.  
S'adresser pour traiter à M<sup>r</sup> DIDOT, notaire à Bouvignes, près de Dinant et à M. l'avocat BOSQUET, boulevard de Waterloo à Bruxelles.  
Et pour voir lieux au garde MENNE à Sautour. 1555

**A VENDRE DE GRÉ A GRÉ,**  
**trois pièces de terre,**

Situées à Thys, l'une de 59 ares 25 centiares, en lieu dit Havai, une autre de 78 ares 47 centiares, à la voie de Lens, et la 3<sup>me</sup> en lieu dit Hozet, contenant 56 ares 67 centiares.  
2<sup>o</sup> Un verger situé à Thys, au lieu dit Nabeuge, tenant à Mde. Servais Grisard et à la commune, contenant 96 ares;  
3<sup>o</sup> un autre verger situé à Thys à la voie de Geer, contenant 59 ares.  
S'adresser au notaire DUBOIS, à la station du chemin de fer, à Fexhe le Haut-Clocher, qui est aussi chargé d'échanger par parties 18 hectares de terre, situées à Thys, Crisnée, et Fize-le-Marsal, contre d'autres à Villers-L'évêque. 1511

**VENTE**  
DE  
**MEUBLES.**

LUNDI 12 et MARDI 13 NOVEMBRE, à 10 heures,  
**IL SERA VENDU**

**CHATEAU DE CHOKIER**  
à la recette du notaire HOUBAER, de Seraing, deux bons chevaux, dont un de voiture, quatre bonnes selles, dont deux de dames, deux vaches, 60 bêtes à laine, formes de lit, commodes, armoires, toilettes, bois de lit, tables de nuit et autres, le tout en acajou, matelas en crins, traversins, coussins, horloge, un temple en bois de chêne, harnais de chevaux tout neufs, une grande quantité de vieux fers, deux beaux poêles en fonte, tuyaux en zinc, étains et cuivre, tonneaux de vinaigre, et trois de sirop, et beaucoup d'autres objets. 1527

Le JEUDI 8 NOVEMBRE 1858, à une heure et demie de relevée,  
M<sup>r</sup> DUSART, notaire à Liège, vendra au n<sup>o</sup> 522, place St.-Paul,  
**UNE BELLE COLLECTION DE LIVRES**  
de Droit, Jurisprudence, Histoire, etc., provenant de feu M. l'avocat de Vincent.  
Le catalogue se distribue chez ledit notaire DUSART, ainsi que chez L. DUVIVIER-STERPIN, rue sur Meuse, au prix de 10 centimes. 1599

**FAILLITE BECK-STEINS.**  
**BELLE VENTE**  
DE  
**MEUBLES.**

Les 8, 9 et 10 NOVEMBRE 1858 et jours suivants, s'il y a lieu, à 2 heures précises de l'après-dînée, à la requête de M<sup>r</sup> FLECHET, avocat, syndic de la dite faillite, et au domicile du sieur Beck-Steins, ci-devant marchand-ébéniste, rue de la Régence, à Liège, le notaire MOXHON,  
**VENDRA A L'ENCAN**

**UNE**  
**quantité de meubles**  
EN ACAJOU ET EN CHÊNE,

tels que Secrétaires, Commodes, Garderobes, Bois de lit, Lavabos, Consoles, Tables en tous genres, Sophas, Chaises, Fauteuils, Canapés, Brise-feu, Pupitres à musique, ainsi que divers autres objets, tels que matelas à ressorts et matelas ordinaires, Linges, Rideaux, Pendules, Vases, Quinquets, Tapis, Tablettes de marbre, plusieurs milliers de pieds de Planches de Chêne, de Bois blanc et d'acajou, divers outils et instrumens de menuisier, et une foule d'autres objets, dont le détail serait trop long.

**LE TOUT ARGENT COMPTANT.**  
Le premier jour, on vendra les outils, les planches et les marbres; l'on pourra voir les meubles mardi et mercredi 6 et 7 novembre, de 10 heures à 1 heure.

GOVERNEMENT DE LA PROVINCE DE LIÈGE.

**DEMANDE**  
EN CONCESSION DE MINES

DE  
**HOUILLE,**  
DE GALAMINE, DE PLOMB,  
DE CUIVRE

ET  
AUTRES A BASES MÉTALLIQUES,  
GISANTES

SOUS DES TERRAINS D'UNE ÉTENDUE SUPERFICIELLE  
DE  
1182 HECTARES 30 ARES 68 CENTIARES,  
DÉPENDANT DES COMMUNES

DE  
**CLERMONT, HERMALLE SOUS HUY**  
ET AMAY,

Par pétition enregistrée au gouvernement de la province de Liège, le 25 octobre 1858, sous le n<sup>o</sup> 1824 du répertoire particulier, le sieur Jean-Jacques Destheck, domicilié à Ampsin, a formé une demande en concession de mines de houille, calamine, de plomb, de cuivre et autres à bases métalliques, gisantes sous des terrains d'une étendue superficielle de 1182 hectares, 30 ares, 68 centiares, dépendans des communes de Clermont, Hermalle sous Huy et Amay, et dont la délimitation a été indiquée ainsi qu'il suit :

**A L'OUEST,**  
partant du point A au plan de surface, située à la limite séparatoire des communes d'Amay et de la Neuville, à la rive droite de la Meuse en longeant vers sud-ouest toute la limite de la commune d'Amay avec celle de la Neuville jusqu'au chemin de Rausart à la Neuville, point B.

**AU SUD-EST,**  
du point ci-dessus par une ligne droite longue de 2850 mètres environ aboutissant à la poudrière située à Ombret, appartenant à M. Gerard, de Liège, point C; de ce dernier par une 2<sup>e</sup> ligne droite longue de 5460 mètres environ se terminant au Tilleul situé au chemin d'Ombret au Tilleul avec le tige de la couverterie se rendant à St-Séverin, point D.

**AU NORD-EST,**  
du point ci-dessus par une 3<sup>e</sup> ligne droite longue de 2612 mètres environ, tirée sur la maison Jean Parmentier située à la grande route de Liège à Huy et s'arrêtant à la rive droite de la Meuse point E.

**AU NORD-OUEST,**  
de ce point en suivant toutes les sinuosités de la rive droite de la Meuse jusqu'aux limites séparatoires des communes d'Amay et de la Neuville point A de départ.  
Le pétitionnaire offre de payer aux propriétaires fonciers telle redevance annuelle, fixe ou autre, que le conseil des mines arbitrera par lui-même ou à dire, d'experts.

**LA DÉPUTATION PERMANENTE**  
DU

**CONSEIL PROVINCIAL**  
DE LIÈGE.

EN EXÉCUTION DES LOIS DES 21 AVRIL 1810  
ET 2 MAI 1837,

**ARRÊTE :**  
1<sup>o</sup> Les collèges des bourgmestres et échevins de Liège, Huy, Amay, Ampsin, Clermont et Hermalle sous Huy feront afficher pendant quatre mois consécutifs la demande en concession ci-dessus analysée; ils feront aussi publier cette demande chaque dimanche, à l'issue de l'office devant la porte de la maison commune et de l'église paroissiale.  
2<sup>o</sup> Les oppositions et les demandes en concurrence seront admises devant nous jusqu'au dernier jour du 4<sup>e</sup> mois de publication; il pourra être pris au bureau des mines de l'administration provinciale, plus ample connaissance de la demande dont il s'agit.

3<sup>o</sup> Immédiatement après l'expiration du quatrième mois de publication les autorités susnommées nous adresseront les certificats constatant les publications et affiches, ainsi que les oppositions qui pourront leur être parvenues.  
Le présent sera inséré dans deux des journaux de la province et expédié aux collèges prédésignés.  
En séance à Liège, le 25 octobre 1858.

Présens : MM. B<sup>on</sup> Vandensteen, gouverneur, président, Delfosse, Scronx, Hubart, Gouvy, Lekeu et Warzée, greffier.  
Pour expédition conforme,  
Le greffier de la province de Liège,  
F. N. J. WARZÉE.

A LOUER pour Noël une belle et commode MAISON, rue Agimont, n<sup>o</sup> 15, contenant salon, place à manger, cabinet, cuisine, deux pompes, caves, cour et un petit jardin, plus aux étages six chambres et un grand grenier. S'y adresser les après-dîner.

**VENTE**  
D'UNE  
**collection de livres,**

D'HISTOIRE, DE LITTÉRATURE,  
VOYAGES, THÉOLOGIE, MÉDECINE, DROIT, ETC.  
Laquelle aura lieu JEUDI 8 novembre 1858, à 2 heures de relevée, à la salle de ventes de A. DUVIVIER, rue Velbruck, 452, où le catalogue se distribuera le 16 octobre courant.

PROVINCE DE LIÈGE. — TRAVAUX PUBLICS.

A vis. — Mardi 6 novembre 1858, à onze heures du matin à l'Hôtel du gouvernement à Liège, IL SERA PROCÉDÉ, pardevant M. le Gouverneur de cette province, en présence de M. l'Architecte Provincial, et sous approbation de la députation du Conseil Provincial, à la réadjudication par soumission et aux rabais, des réparations à effectuer au local servant de caserne à la gendarmerie d'Oreye.  
Le devis est déposé à l'Hôtel du gouvernement et chez M. l'Architecte Provincial de Liège.  
Liège, le 25 octobre 1858.

**BOURSES.**

PARIS, LE 2 NOVEMBRE.

Trois p. c. . . . .	81 45	Actions réunies . . . . .	—
Quatre p. c. . . . .	102 40	Différée ancienne . . . . .	—
Cinq p. c. . . . .	109 95	Dito nouv. s. inté. . . . .	—
Act. de la Banque . . . . .	2680	Id. passive . . . . .	4
Obl. la vil. de Par. . . . .	1185	Emp. rom. . . . .	103 7/8
Emprunt belge. . . . .	105	Rente de Naples . . . . .	101 65
Société Générale . . . . .	—	Empr. portugais . . . . .	—
Banque de Belgiq. . . . .	1450	Mignétiste . . . . .	—
Mutualité . . . . .	—		

LONDRES, LE 3 NOVEMBRE.

5 % consolidés . . . . .	95 3/4	Différées . . . . .	7 5/8
BELGE 1852, c. . . . .	104 1/4	Passives . . . . .	4 1/8
Hol. Dette active . . . . .	—	Russie . . . . .	—
PORTUG. 5 p. c. . . . .	52	BRESIL . . . . .	—
Id. 3 p. c. . . . .	20 7/8	MEXICAINS 6 p. c. . . . .	25
Esp. Emp. 1854 . . . . .	17 7/8		

AMSTERDAM, LE 3 NOVEMBRE.

HOLL. Dette activ. . . . .	101 1/2	Certific. à Amster. . . . .	—
Dito 2 1/2 . . . . .	55 15/16	POLOGNE L. fl. 500 . . . . .	—
Différée . . . . .	—	Prus. L. de Rd. Fal. . . . .	—
Billet de change . . . . .	24	ESPAGNE E. Ard. . . . .	18 1/4
Obl. synd. d'am . . . . .	95 7/16	Dito gr. . . . .	—
Id. 3 1/2 . . . . .	79 1/2	Dette diff. 1850 . . . . .	—
S. de C. des P.-B. . . . .	172 5/4	anc. . . . .	—
nouvelle . . . . .	—	passive . . . . .	4 1/8
Russie. Hope et Co . . . . .	105 5/8	AUTR. Métall. . . . .	5
Id. 1829, 5 . . . . .	105 5/4	BRES. Obl. à Lond. . . . .	70 5/8
Inscr. au gr. livre . . . . .	—		

ANVERS, LE 5 NOVEMBRE.

ANVERS. Det. act. . . . .	105 5/4	PRUSSE. Em. à Berl. . . . .	110 1/2
Det. diff. . . . .	50 1/4	NAPLES. Cert. Fal. . . . .	—
Empr. de 48 mill. . . . .	102 1/4	ET. Rom. Lev. 1852 . . . . .	101 1/2
Id. de 50 mill. . . . .	92 7/8	P. Cert. à A. 1854 . . . . .	100 7/8
HOLL. Dette. activ. . . . .	—		
Rente rembours. . . . .	—		
AUTRICHE. Métall. . . . .	107		
Lots de fl. 100 . . . . .	535		
Id. 250 . . . . .	460		
Id. 500 . . . . .	778		
POLOG. Lots fl. 500 . . . . .	118 1/4		
Id. 300 . . . . .	158		
BRES. Em. L. 1854 . . . . .	158		
ESPAGNE. Ardoin. . . . .	18 1/8		
Dette passiv. 1854 . . . . .	5 5/8		
Différée . . . . .	—		
DANEMARC. E. Nott. . . . .	95		
Dito à L. . . . .	75 1/2		

**CHANGES.**

A Amsterdam. C. jours . . . . .	1/2 p.
Id. Id. 2 mois . . . . .	—
A Rotterdam. C. jours . . . . .	1/2 p.
Id. Id. 5 mois . . . . .	—
P. Paris. C. jours . . . . .	1/8 av.
Id. Id. 2 mois . . . . .	5/8 % p.
A Londres. C. jours . . . . .	40 5
Id. Id. 2 mois . . . . .	40 1/2
P. Francfort. C. jours . . . . .	56 1/8
Id. Id. 3 mois . . . . .	55 11/16
A Bruxelles et Gand . . . . .	1/8

**BULLETIN DE BOURSE.**  
Il y a encore un peu de mieux aujourd'hui, sur le cours de nos actions; celles de la Banque de l'Industrie ont été faites de 97 5/4 à 98; celles de la Société de Commerce de 96 1/2 à 1/4. On payait les Sacré-Madame 97, et la Banque Commerciale 118. Peu d'affaires en obligations Ardoin, qui étaient alternativement demandées ou offertes à 18 1/8.

BRUXELLES, LE 5 NOVEMBRE.

Dette active 2 1/2 . . . . .	54 1/2	A Brasseries . . . . .	—
Emp. Rothschild . . . . .	102	A Tapis . . . . .	105
Fin courant . . . . .	—	A Fer d'Ougrée . . . . .	—
Emp. de 50 mill. . . . .	95	P Mutualité . . . . .	115 et
Id. de 57 mil. . . . .	73 et	P S. C. Bruges . . . . .	—
Emp. de 1852 (4) . . . . .	825 1/2	A Monceaux . . . . .	—
Act de la Soc. G. . . . .	825 1/2	A Act. Réunies . . . . .	—
Emp. de Paris . . . . .	140 1/2	A Bonnage . . . . .	—
S. de Comm. de c. . . . .	140 1/2	P Bouyoux . . . . .	—
B. de Belgique . . . . .	140	A Papeterie . . . . .	—
C. de S. et Oise . . . . .	112 1/4	P Lits de Fer . . . . .	—
Hauts-Fourneaux . . . . .	—	A Luxembourgeoise . . . . .	—
Banque Foncière . . . . .	101 1/4	A Herve . . . . .	—
Idem . . . . .	100	A Ch. de Fer de Col. . . . .	—
Flenu . . . . .	180	A Ch. de B. M. et B. . . . .	—
Hornu . . . . .	—	A Asphalt . . . . .	—
Sclessin . . . . .	—	A Coll. Dette active . . . . .	53 1/2
Soc. Nationale . . . . .	—	A Losrenten inscr. . . . .	100
Levant du Flenu . . . . .	160	A Autriche. Métalliq . . . . .	106 7/8
Ougrée . . . . .	—	A Naples. C. Falcon . . . . .	—
Sars-Longscham . . . . .	—	A Espagne. Ardoin . . . . .	18 1/8
Chemin de Fer . . . . .	—	A Fin courant . . . . .	—
Vennes . . . . .	—	A Prime un mois . . . . .	—
St-Léonard . . . . .	—	A Différée de 1850 . . . . .	—
Châteineau . . . . .	—	A Idem de 1855 . . . . .	—
Verrières . . . . .	—	A Passives . . . . .	—
Betteravs . . . . .	—	A BRESIL E. de Roth . . . . .	—
Verrer. de Charl. . . . .	—	A Rome. E. de 1854 . . . . .	101 1/2
L'Espérance . . . . .	—		

VIENNE, LE 26-OCTOBRE.  
Métalliques 5 p. c., 107 1/2 — Actions de la Banque, 1460.  
Imprimerie de J.-B. Nossent, rue du Pot-d'Or, N<sup>o</sup> 692, à Liège.